



# L'Antiquité encore et toujours

COMMUNICATION DE LUCIEN GUISSARD

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 MARS 1998

**E**n 1982, fut fondée une collection intitulée *Des travaux*; les fondateurs s'appelaient Michel Foucault et Paul Veyne, celui-ci toujours en vie et bien en vie, professeur au Collège de France, éminent connaisseur de la Rome antique et de sa relation culturelle avec la Grèce. Pour définir l'esprit de cette collection, quelques lignes que voici : «Travail : ce qui est susceptible d'introduire une différence significative dans le champ du savoir, au prix d'une certaine peine pour l'auteur et le lecteur, et avec l'éventuelle récompense d'un certain plaisir, c'est-à-dire d'un accès à une autre figure de la vérité.»

C'est ce travail novateur ou rénovateur, «cette autre figure de la vérité» qu'un lecteur de mon espèce, obligé de faire confiance aux experts en recherche historique, espère trouver quand il prend connaissance des œuvres qu'inspire encore et toujours l'Antiquité. Là nous pensons d'instinct, par habitude scolaire, à la Grèce, à Rome, plus qu'à l'Égypte, et pourtant! Les hellénistes et les romanistes ont fait la démonstration que leur terrain d'étude n'en finit pas d'être exploré, qu'il mérite de l'être encore, malgré l'énorme abondance d'ouvrages, d'essais, d'articles de revues savantes, de traités à usage pédagogique, où n'ont pas manqué les redites et assez souvent les stéréotypes, quand il s'agit de conceptualiser Rome, la Grèce, l'Antiquité, le classicisme, l'hellénisme, la romanité.

L'attitude du lecteur qui sans être spécialiste est un familier est faite aujourd'hui d'une certaine méfiance à l'égard des conclusions tenues pour acquises, des définitions tenues pour définitives. Rome, c'est ceci; Athènes, c'est cela... Mais, dans mon cas, la curiosité domine, un appétit sans déclin; j'attends, et je ne suis pas, je crois, un spécimen bizarre, quoi qu'il en soit de l'environnement peu porté sur le latin et le grec, j'attends qu'on m'apprenne du neuf, qu'on ravale les

façades de l'ancien si nécessaire, j'attends le «travail», suivant la conception de Veyne et de ses collaborateurs. Il arrive que des auteurs s'illusionnent dans leur prétention à apporter du neuf, mais la rigueur actuelle des disciplines intellectuelles nous promet le plus généralement que les images de la Grèce et de Rome vont dans le sens d'un renouvellement des perspectives historiques : les ensembles culturels sont remis à leur place, les époques ne se présentent plus comme des unités homogènes et sans précédent, la figure idéale d'Athènes, celle de la Rome impériale, ne se détachent plus sur un fond de siècles obscurs comme si on avait affaire à un miracle, et on a assez parlé du «miracle grec» attribué au seul Périclès!

L'enseignement que j'ai moi-même reçu autrefois, sans doute parce qu'il était porteur d'une aptitude à ouvrir les yeux sur la réalité plus que sur les cartes postales, m'a inculqué une admiration durable pour l'antique, mais, en même temps, le plaisir de réactualiser les connaissances et les mesures du beau, du vrai, de l'humain, de ce qui est certain, de ce qui n'est que possible ou de l'ordre des conjectures. Autrement dit, je crois que la culture dite classique que j'ai héritée était, presque sans le vouloir, de nature socratique. Edgard Morin dirait qu'on nous a prédisposés à réapprendre la complexité.

Dans la collection *Des travaux*, un ouvrage que j'ai trouvé particulièrement significatif de ce que je viens d'évoquer, école d'équilibre ou de rééquilibrage : *La raison de Rome*, de Claudia Moatti. Sous-titre : Naissance de l'esprit critique à la fin de la République (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ<sup>1</sup>). Pour le situer par comparaison, j'évoque Pierre Grimal, le romaniste reconnu, j'allais dire : professionnel, mort il y a peu de temps, et dont nous est parvenu un petit livre posthume : *L'âme romaine*<sup>2</sup>.

Je ne crains pas de dire qu'en lisant ce titre et la justification qu'en donne l'éditeur, je me suis senti mal à l'aise, quelque peu irrité. Comme tout le monde, j'utilise le mot *âme*, et en sens divers. Le malaise s'est aggravé lorsque je me suis aperçu que, sous la forme d'un dialogue à l'antique entre le jeune Marcus, futur empereur Marc-Aurèle, et son précepteur, le philosophe Fronton, Grimal entendait expliquer que la Grèce est du côté de l'esprit, Rome du côté de l'âme.

---

<sup>1</sup> Éditions du Seuil, 1998.

<sup>2</sup> Perrin, 1997.

Un historien de cette envergure n'allait tout de même pas écrire comme si le vocabulaire, *esprit*, *âme*, était d'une clarté immédiate, sans équivoque possible, et sans risques de malentendu. En réalité, le jeune élève demande, bien qu'assez tard, des éclaircissements et je renvoie là-dessus aux pages 153-154 et 155, mais non sans citer quelques phrases pour montrer que les nuances sémantiques ne font pas disparaître les confusions.

Marcus, en face d'un précepteur qui chante la gloire de l'imperium, pose la question de savoir si les deux moitiés, l'une de langue latine, l'autre de langue grecque, ont, malgré cela, «une seule âme, un seul esprit». Fronton répond : «Un seul esprit peut-être pas; mais assurément une seule âme.» Le brave disciple ne voit pas bien comment l'esprit et l'âme peuvent vivre séparément. En vérité, ce qu'il ne voit pas bien, c'est ce que le maître met sous les mots. Pour quelqu'un qui parle et le latin et le grec, dit le maître, le latin «est la langue de la vie publique et de l'action; le grec, celle de la vie secrète», ce qui n'empêche pas Marcus «d'être un seul et même être». Mais Marcus insiste : «Lorsque je pense en latin, je m'efforce de donner à chaque mot son poids, d'enfermer chaque idée dans une formule claire, concise, et qui se grave aisément dans l'esprit. Ne m'as-tu pas appris l'art des *sententiae* qui sont justement cela? Si bien que les *sententiae* relèveraient de l'âme; le reste, de l'esprit?»

Et Fronton répond : «Je le pense... Les deux aspects qui se traduisent dans notre langage existent aussi côte à côte dans l'Empire. Sa moitié grecque et sa moitié romaine se juxtaposent et se complètent. Il en fut ainsi dans la succession des siècles. La gloire de la Grèce a précédé celle de Rome, au temps où les grands poètes, les écrivains et les orateurs de là-bas exprimaient le plus profond de leur âme. Maintenant, ils se plaisent davantage aux curiosités de l'esprit, aux jeux de la dialectique, à la description de ce qui est extérieur à leur être. La gloire de Rome est plus neuve; elle relève des choses de l'âme, plutôt que de celles de l'esprit. Nos orateurs entraînent plus qu'ils ne démontrent, mais ils engagent plus profondément leur être et parfois refusent les gentillesse et les ornements de la poésie grecque. Ils sont du côté de l'âme plus que de celui de l'esprit... Il est un moment où l'âme doit s'engager. Cela, tu le trouveras partout chez les poètes romains, même si leur esprit te semble moins habile, et moins aisément chez les Grecs. Mais il est vain [Fronton concède enfin l'évidence] de vouloir quand il

s'agit de la pensée et de l'âme, établir des distinctions trop subtiles. Un vers d'un poète grec peut émouvoir. Moins souvent toutefois que ceux de Virgile, d'Horace et les autres.» Le disciple, qui n'a pas caché son peu de goût pour les énigmes, aurait pu insister à nouveau et remarquer que, pour la Grèce, il fallait ne pas omettre la tragédie, ce que fait Grimal.

Après cette discussion incertaine sur l'esprit et l'âme, on éprouve une réelle satisfaction à suivre Claudia Moatti dans *La raison de Rome*. En même temps que ce livre, qui a toute la rigueur méthodologique et l'appareil critique (énorme) d'une grande thèse universitaire, sous le patronage de Paul Veyne, l'auteur publie *Roma*<sup>3</sup> : déclaration d'amour (Roma-Amor) au sens passionné du terme, à la Rome d'aujourd'hui comme à celle de tous les temps. Puisqu'on en est à chercher les mots qui spécifient, Claudia Moatti en retient un, *Beauté*, pour désigner l'objet de sa passion, née de la recherche archéologique; mais l'hymne se termine sur le mot, *inachèvement*. «Rome dit, écrit l'auteur, que tout a une fin», et que tout reste en devenir, dans l'obscurité du temps. La réflexion philosophique accompagne, sans lourdeur ni dogmatisme, la marche sans fin que l'historienne voit dans la perpétuation d'une ville à la fois morte et vivante.

Claudia Moatti, pour l'histoire des idées plus que pour celle des monuments et des institutions, nous donne un authentique «travail». Elle observe l'interversion des dominantes culturelles, lors de l'avènement de l'esprit critique sous l'ancienne Rome républicaine. On a toujours rendu hommage à la raison d'Athènes, à la Grèce qui a donné naissance à des philosophes, ce qui n'est guère le cas de Rome. Claudia Moatti sait qu'elle prend le risque de provoquer la réaction des idées reçues en invoquant ainsi l'esprit et la raison du côté de Rome. «Ni la philosophie, écrit-elle, ni l'expérience politique, ni la science, n'ont eu à Rome la même histoire qu'en Grèce.» Son livre n'a pas pour objet de dissenter sur la notion latine de *ratio*, ni sur la rationalité. Il veut faire comprendre la façon, dont «à partir du II<sup>e</sup> siècle, la société romaine a basculé vers quelque chose de radicalement nouveau»; il veut «décrire l'apparition de discours, de pratiques, repérables simultanément dans la pensée, le savoir, le pouvoir, qui sont rationnels ou qui se veulent tels... La rationalité tient en ceci qu'ils manifestent l'idée critique... Sous le concept de raison, on comprend tout à la fois un principe de pensée, grâce auquel on peut

---

<sup>3</sup> Actes Sud, 1998.

distinguer et séparer, juger et réfuter; une norme susceptible de fonder la certitude et la vérité, en opposition avec le modèle traditionnel; enfin, une méthode universelle d'organisation et de classification».

Ce qui fondamentalement se cherche et qui instaurera l'originalité de Rome, c'est la romanité justement; l'identité, la liberté contre les tyrans, l'indépendance à l'égard de la tradition mais sans rompre avec le passé, une ambition d'universalité que rendra visible l'entreprise impériale. La raison de Rome, le pourquoi de cette ville singulière, fondent la raison d'être : pourquoi Rome dans l'histoire et pourquoi cette Rome-là qui se définit en s'édifiant, avec le passage obligé de l'esprit critique? Ce ne serait que construction politique, si le travail de rationalité ne produisait ses effets d'abord dans le domaine de l'esprit, pour trouver une issue à des institutions devenues précaires, pour «inventer» une tradition qu'ensuite on dépassera, comme on dépasse l'antique; pour élaborer les instruments de mise en ordre du savoir, de classification du connaissable, d'«arpentage» du savoir, afin d'en finir avec le désordre et l'inexactitude et de structurer durablement la méthode et la théorie.

On est tenté de transposer dans le présent de notre culture certains aperçus de cet ouvrage stimulant. Claudia Moatti avance des constats que nous entendons tous les jours : effondrement des certitudes, perte du sens, crise du *mos (mores)*.

Il n'est pas d'histoire qui soit inactuelle. C'est ce que réaffirmait Fernand Braudel, en chaque occasion de sa vie d'historien et de pédagogue. Si je le fais comparaître ici, et à l'occasion de Rome, la raison est double : on publie un texte inédit, *Les mémoires de la Méditerranée* et ce texte nous introduit à celui de Louis Bardollet sur la poésie homérique, sous le titre *Les mythes, les dieux et l'homme*.

Braudel semblait enfermé, à cause de sa célèbre thèse sur la Méditerranée au temps de Philippe II, dans un siècle, le XVI<sup>e</sup>, et dans une Méditerranée du commerce, foyer de cette «civilisation matérielle» dont il fut un des exégètes persévérants. Or, il avait accepté, à la demande de l'éditeur suisse Albert Skira, en 1978, d'écrire un livre sur la Préhistoire et l'Antiquité de la Méditerranée, livre à visée didactique pour un album de luxe, mais sans que l'historien ait à vulgariser sur le mode journalistique son savoir, ce que, sans nul doute, il n'aurait pas accepté de faire. «Ne dites pas que la Préhistoire n'est pas l'Histoire», écrivait-il dans

*L'identité de la France*. «Je ne cesse pas de faire mon travail d'historien, en retournant à la Préhistoire», veut-il montrer dans *Les mémoires de la Méditerranée*<sup>4</sup>. Ne dites plus qu'un siècle, le V<sup>e</sup> avant J.-C., rend raison de la Grèce tout entière; ne dites plus que la Méditerranée est une mer européenne, chrétienne, grecque, romaine, en omettant qu'elle est musulmane, qu'elle borde le continent africain; ne chantez plus ce que Georges Duby a appelé une «Méditerranée truquée», qui n'aurait été habitée que par les arts et les lettres pendant que les peuples connaissaient la misère et le sang. Fernand Braudel reprend bien la formule magique : «le miracle grec», mais c'est pour l'assortir de guillemets et il demande à la Grèce archaïque comme à celle de Périclès la garantie de la très longue durée sans laquelle il n'y a pas d'histoire humaine, pas cette continuité profonde que représente, par excellence, le paysage géographique, la mer elle-même, témoin irrécusable de ce qui fut, dès les âges mal calculés de la préhistoire.

J'avoue avoir toujours été impressionné par ce sens solide de la durée qu'a professé Braudel, qu'il a professé aussi bien au sujet de la paysannerie qu'au sujet du commerce des métaux d'un port à l'autre de la Méditerranée. Mais il y a autre chose et qui me touche semblablement dans le besoin que ressent le vieil humaniste, je veux dire : humaniste à la vieille mode, d'aller aussi loin que possible dans les strates originelles de l'humanité. Pierre Grimal dédiait son petit ouvrage «à tous les jeunes, curieux de connaître leurs racines», et il supposait donc qu'il y en avait encore quelques-uns; pour les anciens, les origines ne se sont pas perdues dans l'ignorance ambiante ni dans les trous de mémoire, mais elles ont besoin de mieux se légitimer en rassemblant tout le passé. La permanence imperturbable de la mer, je l'ai plus d'une fois vécue, comme — permettez-moi d'en faire l'aveu la permanence du lac de Galilée. Pour moi plus éloquent que les livres et les monuments triomphalistes. Et cela m'amène au livre remarquable de Louis Bardollet.

Ce nom, je le sais, est moins sonore que celui d'un Braudel. Cet agrégé d'université, professeur de lettres classiques à Paris, s'est signalé par une traduction nouvelle de l'Iliade et de l'Odyssée (Robert Laffont, Bouquins, 1995) et par ses

---

<sup>4</sup> De Fallois, 1998. Édition établie par Roselyne de Ayala et Paule Braudel. Préface et notes de Jean Guilaine, professeur au Collège de France, et Pierre Rouillard, directeur de recherches au CNRS.

travaux sur les tragiques grecs et sur Homère. On en a un bel exemple dans son dernier livre : *Les mythes, les dieux et l'homme; essai sur la poésie homérique*<sup>5</sup>.

La poésie homérique n'est pas tombée du ciel. La génération spontanée n'est pas une explication, même dans un univers de l'oralité, de la légende, des mythes transmis par les conteurs anonymes. Il y avait un monde avant Homère, il y avait du temps avant l'histoire que nous apprenons à dater, à périodiser, à mettre dans des exposés scolaires. Homère est contemporain de l'âge de fer, rappelle Louis Bardollet, et il faut, pour le lire, prendre en considération le matériau littéraire qu'il a pu recueillir des ancêtres, si tant est qu'on veuille le situer dans une lignée généalogique. Ce n'est pas le cas, mais l'Iliade et l'Odyssée en ont une, de généalogie, qui plonge dans un «avant» sans quoi il n'y aurait ni société ni littérature. Pierre Chaunu parle d'une «gêne de l'avant» qui a saisi les historiens à la pensée qu'il existait du temps avant le temps<sup>6</sup>. Braudel, Bardollet, tous les explorateurs de l'atavisme culturel répudient cet état d'esprit. Bardollet libère la voie pour une recherche, à la fois historique, littéraire et philosophique, sur la naissance de l'homme.

J'emploie à dessein cette formule me souvenant de l'ouvrage que j'estime important de Jean Bottéro : *Naissance de Dieu*<sup>7</sup>. Avec Homère, ce sont les dieux. Et d'où proviennent-ils, ces dieux? Par quelle genèse se sont-ils trouvés là, dans la religiosité diffuse des populations méditerranéennes, sur les rives de la mer que parcourt Ulysse, dans les bagages mentaux des guerriers de l'Iliade? Eux non plus ne sont pas nés soudainement, dans l'imaginaire d'un conteur aussi imaginatif qu'a pu l'être Homère. Bardollet, au préalable, fait le nettoyage dans les théories sur les lieux (par exemple, le site de Troie), les dates, les temps, les événements soi-disant historiques, qui parsèment l'œuvre d'Homère, et propose qu'on s'en tienne à ceci : un conteur raconte des histoires romanesques, pas autre chose, et il n'a eu, pour faire intervenir les dieux, qu'à puiser dans un monde épique, les fables et les mythologies déjà véhiculées par le milieu. Ces dieux sont passés par l'habituelle alchimie de l'anthropomorphisme; ils ont subi les métamorphoses que produit le syncrétisme religieux, associé à l'imagination populaire.

---

<sup>5</sup> Les Belles Lettres, «Vérité des mythes», 1998.

<sup>6</sup> *Danse avec l'Histoire*. P. Chaunu répond à Éric Mention-Rigau (De Fallois).

<sup>7</sup> Gallimard, 1986.

C'est dire qu'il faut, une bonne fois, s'abstenir de plaquer sur les poèmes homériques les grilles de compréhension forgées par la culture judéo-chrétienne. Ce point est au centre de l'argumentation de Louis Bardollet et ce n'est pas moi qui y ferai objection. Il y a longtemps que j'ai rompu avec un certain concordisme spiritualiste, trop ingénieux quand il s'agit de récupérer la divinité du Dieu de la Bible, envers et contre tout, partout. Homère, faut-il le rappeler, est plus âgé que la Bible.

Dans l'exposé de Bardollet, un mot intervient qui, si j'en crois les dictionnaires, a fait une entrée tardive dans notre langue, à la faveur des philosophes. Le mot *transcendance*. On risquerait de glisser à nouveau dans l'interprétation qui s'inspire de ces philosophies, voire encore de l'ambiance judéo-chrétienne. Bardollet prend donc soin de bien concentrer la pensée sur ce qui, chez Homère, et cela seulement, peut justifier un tel langage. «L'homme des origines, écrit-il, a inventé les dieux et les mythes. Les poèmes homériques tendent à les abolir, en les laissant aller dans l'oubli ou, sans plus songer à leur caractère sacré, en les prenant comme matériaux de contes à émerveiller les gens... En se laissant saisir par le miracle de l'homme, de l'homme vivant sa vie terrestre, Homère, le poète de l'abolition des mythes, retrouve la source même de ces mythes, la source même des dieux, le point de vérité absolue qui précéda cette projection dans l'imaginaire, le moment prodigieux où l'homme des premiers âges, figurant alors l'homme de tous les temps, a pris conscience que là est sa vérité, celle qui, dans la transcendance d'un élan ouvrant vers le divin, vers l'éternel, est d'être un homme vivant, un homme sur la terre. Dans cette transcendance, liée à l'existence de l'homme dans son corps, dans sa chair, ne pourrais-je parler d'une spiritualité aussi, fort loin de celle des idéalistes, et, pour tout dire, d'une spiritualité charnelle?»

Cela est écrit au moment même où un philosophe, Luc Ferry, préconise, dans *L'homme-dieu*, que la réflexion actuelle désacralisée tende vers cette sorte de transcendance, celle de l'homme.

Je veux espérer que le rapprochement des deux livres, celui de Claudia Moatti sur *La raison de Rome* et celui de Louis Bardollet sur l'homme selon Homère ne vous aura pas semblé trop artificiel. J'y ai vu, pour ma part, deux bons exemples de

«travaux», où le vrai prend une figure non conforme et où l'Antiquité s'affirme perpétuellement en attente de déchiffrement.

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Lucien Guissard, *L'Antiquité encore et toujours* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1998. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/guissard140398.pdf>>